

# V.Y. Mudimbe et l'ordre établi: fonctionnement et remise en question de l'institué dans son oeuvre romanesque

Joseph Ndinda  
Université de Yaoundé

La publication par Mudimbe de *L'Autre face du Royaume* (1973) visait à dénoncer et à critiquer le discours hégémonique produit par les ethnologues et historiens occidentaux à propos des peuples «exotiques.» En effet, les Occidentaux se sont assurés, à travers l'ethnologie et l'histoire de privilèges de légitimation leur permettant d'invalider les différents discours africains (Mudimbe, 1973, p. 99-100). D'un autre côté, il s'agissait pour l'auteur de «lancer une interrogation, à savoir comment les Africains pourraient entreprendre chez eux un discours théorique qui soit producteur d'une pratique scientifique» (Mudimbe, 1973, p. 10).

La publication de *L'Odeur du Père* (1982) rentre dans la même préoccupation. L'auteur y montre, à travers les sciences sociales et la recherche, comment se manifeste encore en Afrique «l'Odeur d'un Père» tyrannique et abusif. Par ailleurs, Mudimbe préconise, dans la perspective d'une libération réelle de l'Africain, sa mise à l'écart par rapport à l'Occident. Il s'agit aussi pour l'Africain, de se constituer comme thème central, comme sujet du discours qu'il veut élaborer. Il lui faut avoir «cette capacité de pouvoir assumer, dans la virginité d'une parole et la folie d'un espoir, l'activité et la force de la subjectivité face à l'histoire» (Mudimbe, 1982, p. 202).

Ainsi, dans ses essais, Mudimbe dénonce un Ordre du discours qu'il veut s'imposer comme la Référence. Dans cette perspective, l'oeuvre romanesque de V.Y. Mudimbe apparaît comme une extension de ses réflexions théoriques: «L'oeuvre romanesque [apparaît] comme l'extension et l'application de certains motifs précédemment ou conjointement développés dans les essais théoriques (Mouralis, 1988, p. 18). Il s'agit en somme de voir comment le discours théorique s'insère de façon cohérente dans l'espace romanesque de Mudimbe à travers la dénonciation du Principe autoritaire. L'analyse de *Entre les eaux* (1986), de *Bel immonde* (1976), de *L'Ecart* (1979), et de *Shaba deux* (1989)

permettra de montrer comment fonctionnent les différents systèmes institués par un Ordre et un Discours imposés.

Les réflexions amorcées par V.Y. Mudimbe à propos du Sujet africain trouvent leur concrétisation dans l'univers romanesque. Les modèles d'écritures choisies par le romancier illustrent déjà une «démultiplication de la subjectivité» (Mouralis, 1988, p. 18).

*Entre les eaux* présente une structure narrative sous forme de monologues intérieurs. Le tout premier élément qui se donne à voir est l'expression d'une subjectivité écartelée entre plusieurs exigences. Voilà pourquoi le caractère de récit n'apparaît pas d'emblée dans le discours de Pierre Landu. Le monologue intérieur induit une série de réflexions qui bouleverse la chronologie. Le lecteur est non seulement obligé de rentrer dans la subjectivité de Pierre Landu, mais de reconstruire le récit après-coup. Cette expression de la subjectivité fait ressortir un incessant va-et-vient entre le présent et le passé. Ce mouvement permet de reconstruire le récit; il illustre aussi les atermoiements du personnage et justifie d'un autre côté ses dérobades à la fin de son histoire. On n'a donc pas affaire à un personnage hétérodiégétique qui raconterait la vie du jeune prêtre avec une certaine objectivité. Le personnage central prend lui-même en charge le récit avec tout ce que cela comporte comme subjectivité.

Dans *Le Bel immonde*, Mudimbe introduit la multiplicité des points de vue. Le rôle du narrateur omniscient y est limité. Celui-ci se contente d'intervenir pour l'avancée de l'action. Le récit est ainsi produit à partir de plusieurs focalisations internes. Les points de vue du ministre alternent avec ceux de Ya et du narrateur omniscient. La narration à la deuxième personne est aussi présente. Pour peu qu'on se laisse prendre au piège de la narration que propose Mudimbe, cette conscience peut devenir la voix du lecteur, en ce sens que «dans l'univers romanesque... la seconde personne représente le lecteur» (Butor, 1964, p. 670). Le récit est conçu de telle manière que les agissements de Ya ou du ministre se prêtent à diverses interprétations selon l'instance narrative.

A quelques différences près, *L'Ecart* obéit au même objectif narratologique. Au début de l'oeuvre, l'auteur implicite tient à établir la distance par rapport au récit (Mudimbe, 1979, p. 11-15). Presque toutes les règles de l'écriture romanesque sont détruites et le récit de Nara est décousu à première vue. Aucun indice ne permet de déterminer avec exactitude les différents lieux et temps de l'action. Il semble qu'apparemment, le narrateur n'arrive pas à agencer logiquement les différentes phases de son histoire personnelle. En suivant la logique interne du personnage, le lecteur perçoit l'angoisse qui transparaît dans le discours de Nara. Le lecteur est obligé de faire un effort, de participer au récit, et l'angoisse qu'il perçoit est due à l'inadaptation de Nara à son milieu social et aussi à son hypersensibilité face au discours véhiculé par l'Occident. Le mode narratif est tel que le lecteur se trouve dans l'obligation d'adopter un point de vue bien précis.

*Shaba deux* de V.Y. Mudimbe se situe dans la même perspective que ses précédents romans. Il s'agit des carnets de Mère Gertrude, une Soeur Franciscaine de Kolwesi. Ce journal tient à la fois du monologue intérieur et du récit. Au départ, on a affaire à une

série de réflexions sur l'aventure personnelle et spirituelle de Mère Marie Gertrude. Avec la situation de guerre qui s'impose à Kolwesi, le lecteur perçoit les événements à travers le regard et les états d'âme d'une religieuse qui se retrouve, malgré elle, au sein de la tourmente. C'est le récit intégral d'une subjectivité qui ressent dans son âme les souffrances de ses concitoyens. En tant qu'Africaine et Franciscaine, elle vit doublement le drame des siens. Au jour le jour, elle retrace les horreurs dont elle est le témoin indirect. En effet, dans son récit, elle ne donne pas de description directe du drame qui se déroule dans la ville. Seuls les crépitements d'armes et les blessés qu'elle reçoit à l'infirmerie des Soeurs lui permettent de mesurer l'horreur de la situation. Dans tous les cas, le lecteur ne perçoit les événements qu'à travers le regard de la narratrice.

Comme on le remarque, les romans de V.Y. Mudimbe sont l'expression d'une subjectivité démultipliée. Il s'agit d'une mise en exergue du Je-narrateur qui prend en charge la totalité de son récit et de son histoire. *Entre les eaux* montre «l'image d'un être qui ne réussit pas à ordonner, pour leur conférer un sens, les différentes phases de son existence» (Mouralis, 1988, p. 10). Il en est de même de *L'Ecart* qui est le récit d'une âme tourmentée. *Shaba deux* est le drame d'une religieuse, et *Le Bel immonde* a une écriture éclatée qui permet aux différentes instances narratives de s'exprimer.

Les romans de Mudimbe se caractérisent donc par des subjectivités qui se cherchent et qui sont à la recherche d'un repère pouvant leur permettre d'affermir leur identité. Par ailleurs, l'écriture romanesque se dépouille et s'épure des artifices qui fondent le récit. On pense notamment au *Bel immonde* qui a une écriture sèche, impersonnelle. Le romancier y «déploie toute une stratégie pour ne donner des faits et des acteurs historiques — aucun d'eux n'est nommé — qu'une vision fragmentaire, allusive et éclatée» (Mouralis, 1988, p. 117). Seuls deux personnages sont nominalisés: Mulembe et Ma Yene. Mais il s'agit de personnages lointains qui n'ont aucune incidence sur l'évolution de l'action. Par contre, ceux qui interviennent directement dans l'action sont anonymes; Ya veut tout simplement dire Belle.

On constate que ces personnages sont beaucoup plus représentatifs de rôles sociaux. Peut-être ne représentent-ils pas des types, mais l'écriture romanesque les montrent sous l'angle du rôle social. L'amie de Ya disparaît, la jeune femme l'oublie. Par ailleurs, ceux qui recueillent des informations chez Ya ne viennent chacun qu'une seule fois. On remarque aussi que les membres de la haute hiérarchie de L'Etat sont désignés par leurs rôles: le Vice-Président de la Chambre des représentants, le Secrétaire, Monsieur l'Officier, etc...

En ce qui concerne l'instrumentalisation des personnages, l'annonce de la mort du ministre est assez significative. Le décès est annoncé par le biais d'un entrefilet dans un journal:

Un ministre brûlé vif dans sa voiture. Il partait  
en mission en province...  
Un grand défenseur de la Nation... (Mudimbe, 1976, p. 155).

Cette annonce ne contient pas le ton pathétique quelquefois utilisé pour la circonstance. En plus, le personnage n'est pas désigné par son nom propre, mais par sa fonction. Autrement dit, un ministre est mort, un autre le remplacera et le système continuera de fonctionner.

Ce type de personnage anonyme était déjà présent dans *Entre les eaux*. Le chef des rebelles ne possède pas de patronyme. Il n'est connu que sous le nom de Chef. Il a désincarné sa personne pour devenir une «impersonnalité.» La désignation est traduite au niveau scriptural par la majuscule qui commence le mot. Pierre Landu le constate: «Il était seul comme d'habitude. Un chef. Non, le Chef» (Mudimbe, 1986, p. 57).

En s'engageant dans la rébellion, il sait que la mort l'attend au bout de son aventure. Peu importe de quel côté elle viendra. Le Chef sait qu'il ne pose qu'une pierre à un édifice que les autres achèveront peut-être plus tard: «Cet homme s'offrait comme un simple instrument préparant un temps futur qu'il ne connaîtrait pas» (Mudimbe, 1986, p. 52). De cette manière, le personnage s'instrumentalise; le seul souci du Chef est d'«être une bonne pièce dans l'énorme engrenage qu'[est] cette révolution» (Mudimbe, 1986, p. 52).

L'instrumentalisation des personnages se manifeste aussi au niveau de l'histoire du récit. Dans *Entre les eaux*, les rebelles membres de différents groupes doivent arriver à se considérer somme des pions sur un échiquier. Il y a un processus de dépersonnalisation et d'anonymation basé sur l'attribution de numéros d'appel. Au départ, Pierre Landu refuse de devenir un membre anonyme du groupe. Mais après une série de conditionnements, le prêtre le devient: Avec cette complicité acceptée et vécue, ce n'est plus que le numéro 134 toujours disponible qui s'est levé machinalement» (Mudimbe, 1986, p. 45).

Que se soit au niveau du récit ou celui de l'histoire, l'anonymation et l'instrumentalisation des personnages se justifient du point de vue du rôle social. Il faut cependant remarquer que l'écriture maintient les personnages dans une pure fonctionnalité tout en leur permettant de conserver intacts leurs personnalités à travers des traits distinctifs moraux et psychologiques riches. Cette présentation singulière des personnages montre que ceux-ci sont amenés à évoluer au sein de groupes qui luttent pour la conquête du pouvoir symbolique.



Les romans de Mudimbe mettent en évidence des espaces au sein desquels se manifestent des luttes symboliques et matérielles. A travers les récits des différents personnages se profilent des groupes qui combattent pour la domination.

Il y a ceux qui luttent contre l'Ordre institué et qui voudraient renverser l'échelle des valeurs. Ils sont communément appelés rebelles. Que ce soit dans *Entre les eaux* ou *Le Bel immonde*, le déploiement de l'action des rebelles a pour base le conditionnement des membres du groupe. Pierre Landu subit une série de formations qui font de lui un

homme au service d'une cause. Dans *Le Bel immonde*, Ya et son amie deviennent les espionnes forcées des rebelles grâce à un certain nombre de conditionnements.

Le discours produit par ceux qui sont contraints d'évoluer dans le maquis a pour objectif premier de prouver la «vérité» de leur cause. Il s'agit d'un discours invalidant accusant les membres de l'idéologie dominante de tous les maux. Ce même discours valide et tend à légitimer l'action des rebelles. Voilà pourquoi ceux-ci persuadent Ya au sujet de la mort de son père:

Il est mort parce qu'il savait que les choses ne sont pas bien comme elles sont: il y a des riches et des pauvres. Les riches veillent à ce que cette distinction demeure et qu'il y ait toujours des pauvres qui soient leurs esclaves (Mudimbe, 1976, p. 55).

Par ailleurs le discours tend à culpabiliser les deux jeunes femmes afin de procéder efficacement à leur récupération.

Les procédés utilisés par les rebelles se retrouvent sous diverses formes dans la lutte contre les pouvoirs. Les actions et les discours sont répressifs, persuasifs, incitatifs. En effet, «le discours fonctionne, en permanence, comme un code de régulation, de mobilisation et de répression des déviations» (Ansart, 1977, p.92).

Par la suite d'ailleurs, Belle comprendra qu'elle n'est qu'un pion dans un système prêt à détruire quiconque faillit: «A ses yeux, pensa-t-elle, je n'ai aucune valeur. Je peux disparaître, rien ne changerait» (Mudimbe, 1976, p. 118). Elle se rend aussi compte que les «révolutionnaires» se sont servi d'eux et ont utilisé la mémoire de son père par pure stratégie.

Dans *Entre les eaux*, le procédé est identique, à quelques différences près. Le Chef des rebelles met en place un processus de légitimation passant par le conditionnement physique et la formation idéologique. Le principe de l'action révolutionnaire se résume à la simplicité des méthodes et à l'exclusion de toute nuance entre le bon et le mauvais acte. Le bon acte est celui qui sert la révolution, même s'il s'agit d'une tuerie. C'est ainsi que les responsables du maquis procèdent à la désignation du bouc émissaire qui est «l'impérialisme américain dans son abjection» (Mudimbe, 1986, p. 130).

Dans le cas précis des maquisards, il y a hiatus entre les objectifs visés et le support idéologique. Les cours théoriques reçus contribuent plutôt à l'abrutissement des rebelles et à l'entretien de la haine du système capitaliste. On ne leur montre pas l'ennemi direct qui est l'oligarchie gouvernante de leur pays. Les chefs rebelles se cantonnent dans des définitions abstraites qui ne montrent pas comment combattre les injustices sociales «ici et maintenant.»

*Shaba deux* présente des gendarmes Katangais qui luttent contre l'Ordre institué. Pour cela, ils investissent Kolwesi par le feu et par le sang. Ce que Jacques, l'infirmier, considère comme une libération, une «fête permanente» est le début d'une famine qui sévira dans la ville. Voilà pourquoi «le chant de la liberté qu'il porte... a toute l'air d'une malédiction» pour Soeur Marie Gertrude (Mudimbe, 1989, p. 67). Les gendarmes instaurent un nouvel Ordre en mettant en place une autre administration.

Bien entendu, les membres de l'idéologie dominante n'entendent pas laisser certains groupes perturber l'Ordre établi. Ils réagissent avec violence et utilisent tous les moyens nécessaires afin d'investir le maquis.

Dans *Entre les eaux*, les gouvernementaux, au cours d'une action éclair, détruisent le refuge des rebelles. Il s'agit d'un nettoyage en règle:

C'était leur tour de jouer les conquérants. Cachés dans un buisson, nous assistions à une cassure... Miss Poubelle nous apparut... Ils l'ont descendue à bout portant. C'était parfait. Dans l'ordre des choses. Un nettoyage come il faut. A sec (Mudimbe, 1986, p. 166).

Dans *Shaba deux*, la reconquête de la légitimité se perçoit aussi sous l'angle de l'action militaire. La reprise du pouvoir symbolique par les autorités de Kinshasa est aussi meurtrière que la phase de l'invasion par les Katangais. L'armée officielle utilise le chantage et procède à des prises d'otages:

Les nouveaux conquérants exigeraient que les Katangais quittent la ville, sans condition, dans les vingt-quatre heures. Autrement, ils massacreraient les otages d'abord, accuseraient les Katangais de ce méfait, et reprendraient la ville dans le sang avec le concours de la communauté internationale (Mudimbe, 1989, p. 85).

Par ailleurs, l'armée procède à une classification basée sur l'exclusion arbitraire, afin de justifier la mise en marche des mécanismes de répression: «Les arrestations sont indiscriminées... Tous les ressortissants du Katanga sont des ennemis de la République... Et l'armée enlève des Katangais qui ne sont que dans la pensée de leurs accusateurs» (Mudimbe, 1989, p. 118).

Bien entendu, ces actions punitives et le massacre de la population sont les résultats de la mise en place d'un réseau de délateurs qui en profitent pour régler leurs comptes en dénonciations calomnieuses. Cette situation est un scandale permanent, surtout que les médias d'Etat servent de support à l'armée officielle tout en diabolisant les gendarmes Katangais.

La reconquête du pouvoir dans *Le Bel immonde* se fait par le biais des stratégies de combat par l'orthodoxie. Celles-ci consistent à découvrir le fonctionnement de la rébellion et à détruire les dissidents. On dissémine partout les agents de la Sécurité:

Il y en a toujours beaucoup par ici. Par exemple, celui qui parle avec deux filles au bar. Et dans le coin, juste en face de nous, le gros occupé à embrasser cette fille... Et à ma gauche, le faux mince qui boit tout seul, je crois qu'il est aussi du groupe (Mudimbe, 1976, p. 26).

C'est l'expression d'un Etat fortement policier. Les agents de l'Instituté se retrouvent dans tous le milieu afin de mieux contrôler la société.

Dans le même contexte, la stratégie élaborée par le ministre s'inscrit en droite ligne du souci de rétablir l'Ordre. Il faut confondre et compromettre certaines personnalités qui ont des rapports réels ou supposés avec les insurgés; les arrêter et annoncer la victoire des forces armées nationales à la radio; trouver des boucs émissaires et les écraser de haine et de mépris.

En fait, le ministre devient une machine à détruire. Il est d'un cynisme qui surprend ses collègues; «J'avais étalé les grandes lignes d'une politique... Voilà qu'il me félicitait à mots couverts, sourait de ce cynisme qu'il aurait dû s'attribuer...» (Mudimbe, 1976, p. 102).

En somme, les différentes stratégies utilisées par tous ceux qui luttent pour le pouvoir symbolique sont basées sur des intérêts personnels ou de groupes. Dans *Entre les eaux*, Pierre Landu se rend compte que les motivations des rebelles ne coïncident pas avec les siennes. Dans *Le Bel immonde*, le souci primordial du ministre est de se maintenir dans la sphère gouvernemental par tous les moyens. Voilà pourquoi il n'hésite pas à offrir l'amie de Ya en sacrifice. Dans *Shaba deux*, la mise en place du système de désinformation médiatique par le pouvoir, l'un des nombreux charniers découverts dans Le Centre social de Mère Honorine, provoque la colère et l'indignation de Soeur Marie Cécile. Avec le règne du mensonge, le carnage dans la ville devient des actes de folie avérés: «Il y a trop de morts à Kolwesi au nom d'une raison d'Etat qui, à mes yeux, relève de la déraison pure» (Mudimbe, 1989, p. 139-140).

C'est pourquoi Mère Marie Gertrude choisit la neutralité au nom de la commuauté. Elle s'est rendu compte que cette guerre est celle de la bêtise humaine, celle de ceux qui tuent par goût immodéré du pouvoir. D'un côté comme de l'autre, les individus luttent, au nom d'une illusion de liberté, pour la mise en place du Principe autoritaire. Elle est ainsi réduite à prier «pour ceux qui, au lieu d'éveiller les consciences de [ses] compatriotes à la vie et à sa générosité, les tyrannisent et propagent la mort au nom de la liberté» (Mudimbe, 1989, p. 70).

Malheureusement, les systèmes mis en place se caractérisent par la violence aveugle. C'est elle qui détruit indistinctement le ministre et Antoinette, la compagne d'infortune de Pierre Landu. Malgré ses prières, Mère Marie Gertrude est tuée et mutilée par ceux qui répandent la mort violente au nom de la liberté.



L'univers romanesque de V.Y. Mudimbe présente des espaces socio-politiques qui relèvent des républiques bananières. Les personnages réagissent différemment face à l'oppression. Il y a ceux qui, comme le ministre, cherchent à s'insérer et à maintenir dans le système prébendier. Il y en a qui luttent pour leur survie, à l'exemple de Ya.

D'autres par contre, à partir d'actions diverses, s'efforcent de mener un combat pour plus de justice: c'est le cas de Pierre Landu et des personnages de *L'Ecart*. Il s'agit pour ceux-là d'introduire de nouvelles références et de nouveaux repères symboliques dans leur société. Voilà pourquoi ils élaborent un autre type de discours plus conforme à leurs attentes.

*L'Ecart* ne présente pas de situation de guerre comme les autres romans de Mudimbe. Cependant, la crise socio-politique y est omniprésente. C'est ainsi que Soum élabore un discours communiste pur et dur. Le communisme est pour lui la seule voie permettant de sortir du sous-développement et de combattre les injustices sociales.

Malgré le caractère intolérant de son discours, Soum sait parler des injustices sociales et de la misère: «Son projet est froid, parfaitement raisonné, et surtout a le pouvoir remarquable de nommer toutes les misères, de les intégrer en un tableau gigantesque de salut de l'univers» (Mudimbe, 1979, p. 46-47). Seulement, le discours de Soum n'a pas de prise sur la réalité quotidienne de son environnement immédiat. Intégrer les misères dans un «tableau gigantesque de salut de l'univers» relève du rêve. En effet, l'ami de Nara théorise beaucoup plus qu'il ne fait un discours pratique sur les réalités de son milieu.

Marie-Astrid qui tient pratiquement le même discours perçoit la différence qu'il y a entre Soum et les autres: «Nara, je n'ai pas les mots de Soum. Je ne les envie pas. Il panse des blessures, cache la misère. Il faut regarder la pourriture en face (Mudimbe, 1979, p. 90). Voilà pourquoi elle fait un procès politique et nomme avec précision et conviction les misères de la population.

En fait, les deux discours parlent des mêmes réalités avec des intonations différentes. Lorsqu'il parle du peuple, Soum provoque en même temps le rêve, les promesses du bonheur futur. Son discours correspond parfaitement aux canons des idéologies communistes. Son discours a beaucoup plus l'air d'une leçon bien apprise. Voilà pourquoi il est sans passion. Par contre, Marie-Astrid est bouleversée par le scandale qui se déroule autour d'elle. Son discours est passionné; elle exprime ce qu'elle ressent dans l'âme et exhale l'amertume de beaucoup de ses compatriotes.

Seulement, d'un autre point de vue, le discours de Marie-Astrid exprime l'impuissance face à l'Ordre institué. En effet, les gouvernants ont récupéré et confisqué les mots du registre révolutionnaire afin de couvrir et de justifier les malversations, les folies de grandeur et le régime prébendier» «Mais la révolution... D'abord, ils ont déjà volé le mot pour couvrir la surface de leurs pouvoirs et les grandeurs de leurs dérèglements» (Mudimbe, 1979, p. 93).

La récupération par le haut du discours révolutionnaire rend les individus amers. Le discours devient alors le seul moyen d'agir, la seule arme qui reste pour la remise en question de l'Institué. Le discours n'est plus appel à l'action, mais moyen de consolation, ersatz de solution.

Nara de son côté est aussi à la recherche de nouvelles références. Mais son discours s'inscrit dans le cadre de la recherche universitaire et d'une réécriture de l'Histoire. Il a un projet important:



J'aimerais repartir de zéro, reconstruire du tout au tout l'univers de ces peuples: décoloniser les connaissances établies sur eux, remettre à jour des généalogies nouvelles, plus crédibles, et pouvoir avancer une interprétation plus attentive au milieu et à sa véritable histoire (Mudimbe, 1979, p. 26-27).

Le projet d'Ahmed Nara devient une projection au plan romanesque des réflexions menées par V.Y. Mudimbe au niveau théorique; à savoir comment procéder pour se débarrasser de «l'Odeur de Père.» C'est ainsi que Nara a pour ambition de contrecarrer le Discours occidental. L'histoire est une science qui a contribué à donner une image de soi très positive de l'Autre tout en «salissant» celle des Africains (Mudimbe, 1973, p. 89). En fait, le double processus de validation et d'invalidation a été utilisé par le discours occidental.

Nara veut combattre les conceptions occidentales de l'histoire et son projet par un nouvel état d'esprit: «J'aimerais être un historien nègre. Je ne peux le devenir sans être méchant à mon tour» (Mudimbe, 1979, p.67). Il veut réécrire l'histoire à partir du point de vue des Africains. L'Occident s'est servi des sciences historiques avec un parti pris flagrant pour justifier des ambitions tissés dans le mensonge et des intérêts égoïstes. Nara veut justifier et légitimer son discours avec le même parti pris: «J'admettrais volontiers qu'il y ait parti pris dans ma démarche, mais il est de totale sincérité» (Mudimbe, 1979, p. 68). Contrairement aux autres, il se servira de la vérité de l'histoire. Voilà pourquoi il veut appliquer à son propre compte les concepts fondamentaux des sciences historiques.

Seulement, la démarche d'Ahmed Nara est sujette à des difficultés de divers ordres. Il y a tout d'abord des obstacles liés au travail qu'il a initié. Lorsque Nara évoque les orientations de son projet, ses censeurs universitaires ne l'encouragent pas: «Quelle utilité? Les Koubas sont connus... Ils ont été étudiés en profondeur... — Par un Noir? — Vous pensez que cela changerait quelque chose...?» (Mudimbe, 1979, p. 27).

Selon le «censeurs» la réécriture de l'histoire par un Noir n'aurait aucune incidence sur l'interprétation des faits historiques. Nara soutient le contraire. Pour lui, les données changent si un Noir écrit sa propre histoire. Il s'agit d'une question de sensibilité et d'identité:

Que les Allemands commencent par se contenter des descriptions de leur passé faite par des Français... Ceux-ci par des études anglaises... Alors seulement, je céderais... Je crois que c'est très important, Monsieur, la sensibilité... [Elle] est une liberté à la fois précieuse et irremplaçable (Mudimbe, 1979, p. 27).

Pour le narrateur, les Africains ne doivent plus reprendre à leur compte les discours produits par les «africanistes.» Ils doivent devenir les sujet de leur histoire à travers un discours spécifique.

Nara se heurte aussi aux difficultés d'ordre méthodologique. En voulant réécrire l'histoire, le narrateur choisit des théories et des méthodes conceptuelles occidentales.

En utilisant les normes occidentales des sciences historiques, Nara poursuit un but, à savoir invalider le discours de l'Autre. Seulement, la décision d'un jeune historien est hasardeuse. Tout d'abord, il ne maîtrise pas suffisamment l'arme de l'Autre pour s'en servir convenablement. Il en subira d'ailleurs l'effet boomerang: «Je m'étais inventé une arme. Elle se transformait sous mes yeux. J'étais devenu ma propre victime» (Mudimbe, 1979, p. 65). Son arme s'est retournée contre lui, d'autant plus qu'il est resté désespéré-seul du début à la fin de son itinéraire.

Ensuite, l'utilisation des méthodes occidentales modifie forcément sa perception de l'environnement. Nara n'a pas réexaminé les théories et les concepts des diverses sciences venues d'Occident afin de mieux les appliquer aux milieux socio-culturels qu'il veut étudier. L'oubli ou la négligence se comprend d'autant plus que Nara et ses camarades n'ont pas été à l'école d'une rationalité africaine, mais plutôt «à l'école d'une rationalité parfaitement étrangère aux codes fondamentaux de leurs cultures et aux concepts philosophiques de leurs univers historiques» (Mudimbe, 1982, p. 25).

Nara enferme donc le champ de ses investigations dans des codes normatifs qui bloquent les recommencements possibles de sa quête. C'est l'une des raisons pour lesquelles il traîne sa thèse depuis dix ans. En utilisant les normes des historiens occidentaux, Nara s'est imposé «un seul lieu à partir duquel l'ordre s'ordonne, le sens se donne, l'humain s'offre à penser» (Mudimbe, 1982, p. 34). Le narrateur tombe dans le piège tendu par l'Autre parce qu'il a voulu se servir de repères hors-contextes.

Ainsi, le personnage ne perçoit pas réellement les problèmes de sa société. Il les pose plutôt à travers un prisme déformant qui l'aliène. Dans ce cas, il peut, «en toute bonne foi et avec une rigueur exemplaire, poser sur l'Afrique un regard occidental, et toutes ses recherches et travaux pourraient n'être que confortation de l'idéologie occidentale» (Mudimbe, 1982, p. 56).

En somme, Nara n'a pas su échapper à l'Occident. Même s'il y a de sa part une volonté manifeste de poser un regard Noir sur son continent, le personnage tombe dans le piège tendu par l'Autre. V.Y. Mudimbe l'a d'ailleurs souligné:

Echapper réellement à l'Occident suppose... de savoir jusqu'où l'Occident, insidieusement peut-être, s'est approché de nous; cela suppose de savoir, dans ce qui nous permet de penser contre l'Occident ce qui est encore occidental; et de mesurer en quoi notre recours contre lui est encore et peut-être une ruse qu'il nous oppose et au terme de laquelle il nous attend, immobile et ailleurs (Mudimbe, 1982, p. 44).

Le type de démarche entreprise par Nara nécessite une attention et une clairvoyance constantes. Ces deux qualités ont manqué au personnage.

Un autre obstacle sérieux vient de l'entourage de Nara. Soum, Camara et tous ses autres amis ont le même projet que lui; à savoir libérer les Africains et promouvoir de nouvelles références. Mais les objectifs de Soum se limitent au strict plan du bien-être matériel et de l'acquisition des technologies. Il ne tient pas compte du choc traumatique

qu'ont subi et subissent encore les Africains au cours de leur histoire. Il oublie que les structures de la mémoire collective et les repères symboliques des Africains doivent être modifiés.

Ainsi, le projet de Nara est contrecarré par ceux qui auraient dû le soutenir de toutes leurs forces. Voilà pourquoi le personnage se retrouve tout seul. Il ne sera pas assez solide pour résister aux forces d'inerties. Il est à la fin victime de la mission qu'il s'est assignée.

Dans son contexte, Nara était condamné à disparaître. Sa mort devient ainsi le prix à payer afin qu'un langage, un discours nouveau puisse se mettre en place au sein des sociétés africaines. En effet, «un risque partagé organise toute civilisation; un risque dont aucun de ses membres ne peut faire l'économie: celui de mourir pour fonder, celui de payer au prix fort le pouvoir de parler un langage d'homme» (Certeau, 1969, p. 113).

Malgré les insuffisances de ses initiatives et sa mort, Nara a eu le mérite de vouloir contribuer à l'élaboration de nouveaux repères symboliques. Sa démarche a donc été de bout en bout une dénonciation et une remise en question de l'Institué.



Au terme de ces réflexions, on constate qu'il se dégage une permanence de la pensée de V.Y. Mudimbe qui s'élabore dans ses essais et qui se prolonge dans son oeuvre romanesque. Ses textes théoriques majeurs dénonçaient déjà l'Ordre établi. *L'Odeur du Père* et *L'Autre face du Royaume* ont démonté les mécanismes de fonctionnement de l'Institué. A ce niveau, il s'agissait de voir, à travers une démarche inter-textuelle, comment la remise en question de l'Institué fonctionne dans l'univers romanesque. Au-delà donc de la fiction, l'oeuvre romanesque de V.Y. Mudimbe est une continuation, dans un autre espace, des réflexions déjà engagées en ce qui concerne le devenir du continent Noir.

## NOTES

<sup>1</sup>La première édition de *Entre les eaux* date de 1973 (Présence Africaine).

<sup>2</sup>Pierre Ansart, dans son livre *Conflits Idéologiques et Pouvoir* explique le fonctionnement de ce type de discours: «Le propre d'une idéologie [...] est de construire un double raisonnement d'invalidation et de validation des systèmes de pouvoir. Le discours démontre le caractère illégitime ou inférieur de toutes les autres possibilités historiques...» (p. 43).

## BIBLIOGRAPHIE

- Ansart, Pierre. *Conflits, Idéologies et Pouvoir*. Paris: PUF, 1977.
- Butor, Michel. «L'usage des pronoms personnels dans le roman» in *Répertoire II*. Paris: Ed. de Minuit, 1964.
- Certeau, Michel de. *L'Etranger ou l'union dans la différence*. Paris: Desclé de Brouwer, Coll. Foi Vivante, 1969.
- Mouralis, Bernard. V.Y. *Mudimbe ou le Discours, l'Ecart et l'Ecriture*. Paris: Présence Africaine, 1988.
- Mudimbe, V.Y. *Entre les eaux*. Paris: Nathan/Présence Africaine, 1986.
- Le Bel immonde*. Paris: Présence Africaine, 1976.
- L'Ecart*. Paris: Présence Africaine, 1979.
- Shaba deux*. Paris: Présence Africaine, 1989.
- L'Autre face du Royaume*. Lausanne: l'Age d'Homme, 1973.
- L'Odeur du Père*. Paris: Présence Africaine, 1982.